

2002

# L'enfance échouée comme source de drame dans En attendant le vote des bêtes sauvages

Kasongo Mulenda Kapanga  
*University of Richmond*, [kkapanga@richmond.edu](mailto:kkapanga@richmond.edu)

Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/mlc-faculty-publications>



Part of the [African Studies Commons](#), and the [French and Francophone Literature Commons](#)

## Recommended Citation

Kapanga, Kasongo Mulenda. "L'enfance échouée comme source de drame dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*." *Présence Francophone* 59 (2002): 92-108.

This Article is brought to you for free and open access by the Languages, Literatures, and Cultures at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Languages, Literatures, and Cultures Faculty Publications by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact [scholarshiprepository@richmond.edu](mailto:scholarshiprepository@richmond.edu).

## L'enfance échouée comme source de drame dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*

**Résumé :** *En attendant le vote des bêtes sauvages* peut être lu comme une analyse discursive de la problématique de l'identité de la classe dirigeante. Qui sont réellement les dirigeants africains dont la mauvaise gouvernance a poussé le continent au bord de la banqueroute? Tout remonterait à l'enfance qui, dans le cas de cette élite, a été paralysante. L'analyse met en lumière une enfance bâclée gelée dans une idéologie de servitude.

Afropessimisme, *donsomana*, *En attendant le vote*, enfance africaine, Fanon, Kourouma, oralité

L'un des problèmes brûlants auxquels l'Afrique doit actuellement faire face est celui des foyers de tension meurtrière qui engloutissent de nombreuses vies d'enfants forcés de jouer à l'adulte. L'image de l'enfant soldat, hier une aberration, devient une normalité inquiétante dans un monde en principe gagné aux vertus de la tolérance. La littérature africaine, dans son engagement social, s'est attaquée à cette crise avec pour résultat une pléthore de romans, de recueils de poèmes et de pièces de théâtre qui se penchent sur ce fléau. Parmi les œuvres les plus récentes, citons *Johnny chien méchant* (2002) d'Emmanuel Dongala, *L'aîné des orphelins* (2000) de Tierno Monémbo, *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma et *L'enfant de la guerre* (1999) de Sammy Menga Mpiala. Également sur cette trajectoire, *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) semble avoir pris bien avant eux l'option d'interroger le passé lointain des dirigeants africains, c'est-à-dire d'amorcer une archéologie qui sonde la nature de leur enfance pour mieux cerner leur comportement dans la vie politique. Ce roman est un réquisitoire qui met l'adulte au pilori dans un élan afropessimiste où il scrute la crise en situant sa genèse dans une enfance bâclée.

*En attendant...* est une diatribe qui retrace les origines criminelles d'un leadership postcolonial formé aux petites heures dans une idéologie qui n'accorde nulle valeur ni à l'Afrique dans son ensemble ni à ses masses. En effet, l'originalité de ce texte réside non seulement dans son ton accusateur en direction de la classe dirigeante, mais dans une dissection psychanalytique profonde de la personnalité même de l'élite dirigeante formée dans une idéologie discriminatoire. Cette étude examinera la complexité de la crise en trois volets bien distincts. La première partie étudiera les lacunes paralysantes survenues dans l'enfance de Koyaga (ainsi que celles de ses pairs), dont les marques indélébiles auront déterminé des inclinations à des fins profondément cyniques et vicieuses qui se manifesteront dans l'exercice du pouvoir. La deuxième partie se concentrera sur l'analyse des relations avec l'extérieur dans une morale tournée sur elle-même, dont la mise en pratique engendrera une conception sociale à stratification rigide. En guise de conclusion, la troisième partie parlera brièvement de l'ébauche d'une solution que le récit semble indiquer en vue de juguler la crise. Cette solution devait tenir compte du sort d'une jeunesse fragilisée et délaissée en vue de remettre en selle l'espoir de lendemains meilleurs.

### **Le *topos* de l'enfance bâclée : l'exemple de Koyaga**

De par sa structure, *En attendant...* est une œuvre essentiellement axée sur l'oralité. La narration s'étale sur six veillées où « l'œuvre » d'un homme au faite du pouvoir, mais ayant sombré dans une violence inouïe, se raconte et se révèle sans mascarades ni détours. Il s'agit d'un récit purificateur (chanson expiatoire) ou le *donsomana* que déballet Koyaga, Maclédio, Bingo le Sora et le Cordoua. C'est une épopée au goût de soufre qui laisse le lecteur pantois, des confessions durant lesquelles l'esprit apparemment morbide de Koyaga est passé au peigne fin pour cerner et identifier les causes de son état pathologique. Le cas n'est pas isolé, car Koyaga détient une valeur emblématique dans sa représentation collective des « pères et des guides » de la nation qui ont échoué aux commandes du continent africain pendant quatre infructueuses décennies. Le texte met en exergue les conditions qui ont favorisé l'émergence

d'une classe politique façonnée non pas pour préserver les intérêts des masses populaires, mais plutôt pour servir d'arrière-garde et de rempart aux intérêts étrangers aliénants. En effet, ses membres ont été à l'école du dressage avec pour résultat l'ancrage dans un manichéisme social où, obnubilés par des ambitions personnelles, ils ont sacrifié les leurs sur l'autel du lucre. Sur le plan diachronique, la construction de l'infrastructure qui a permis la mainmise sur la situation future s'est érigée métaphoriquement dans l'enfance. C'est durant cette période que l'implantation de la nouvelle idéologie sociale a été la plus efficace au point où l'opération de sape y a été programmée pour une longue échéance, au grand désarroi des masses laborieuses.

En général, la clef pour un avenir affectif équilibré passe par une « bonne » enfance où les énergies psychiques désorganisées subissent un réalignement adapté aux idéaux en vigueur. Pour Freud, l'enfance est la période pendant laquelle tout le bagage psychique et psychologique permettant à l'homme de se déterminer et de s'identifier dans son entourage vis-à-vis des autres se construit. Non seulement son sur-moi et son ego prennent des contours certains, mais aussi son système de socialisation et d'identification se dessine, se profile et prend sa forme quasi définitive. On lui apprend à maîtriser toutes les tendances susceptibles de nuire au bon fonctionnement de la société. Toute démarche inadéquate pour résorber les tendances relationnelles pendant cette période risque de conduire plus tard à des équilibres pathologiques perturbateurs. Élever un enfant, un travail de longue haleine, exige un effort collectif soutenu de toute la société appelée dans son ensemble à œuvrer suivant un modèle conçu. L'enjeu est de taille parce que le souci de voir la communauté poursuivre sa lancée sur des bases solides prime. Il n'est pas rare qu'à l'issue de la période de formation il y ait une épreuve pour en tester la solidité en laissant ouverte la possibilité d'une intervention supplémentaire de redressement.

Autant le *donsomana* plonge dans la vie de Koyaga, autant la nécessité de scruter son enfance devient indispensable dans le but d'y identifier la source de son comportement désordonné. En effet, Kourouma, dans sa lutte pour les plus faibles, veut « témoigner, dénoncer, démythifier. » (Ouédraogo, 2001 : 772.) Cette dénonciation minutieuse révèle que, contrairement à cette

pratique commune, Koyaga fut un enfant qui n'a pas adéquatement subi l'épreuve utile de socialisation. Son enfance, comme celle de ses nombreux pairs, n'a été que l'antithèse de celle qu'il est loisible d'imaginer pour un jeune : un enfant impétueux, certes, que les parents et l'entourage adulte n'arriveront pas à façonner pour faire de lui un élément édicateur de leur communauté. Comme le diseur de vérités le révèle, Koyaga est fait pour résister à tout effort modificateur qui contrecarre ses penchants :

Déjà. Koyaga, vous aviez fléché et tué une panthère et, les nuits de veillée, vous dansiez dans les rangs des maîtres chasseurs lorsque les Blancs vinrent vous chercher pour leur école. Des fauves ne se domestiquent pas; les vrais fauves ne se domestiqueront jamais. Vous étiez Koyaga, ardent, impétueux; vous étouffiez entre les quatre murs. (En attendant : 22/23.)

Le texte souligne le caractère irréductible de Koyaga, une « fauverie » qui non seulement évoque l'histoire de ses parents, Tchao et Djouma, mais qui loue sa race de paléos montagnards, êtres perçus comme foncièrement brutaux. Il sort d'une race d'homme anachronique se situant en dehors de l'histoire qui privilégie pour (sur)vivre sa propre force physique. Il est resté rivé sur ses instincts et réflexes au point de les adopter, une fois à la tête du pays, comme pratiques courantes, au grand désarroi des observateurs. Bien que l'époque des flèches soit révolue, l'idée d'un recours aux autres moyens de gouvernance lui semble lointaine, malgré l'exemple de l'efficacité européenne de « vaincre sans avoir raison ». Il aligne les actes dans la logique coloniale qui s'appuie sur l'utilisation de la force brute comme base de légitimité et de primauté absolue.

L'homme de son destin, Maclélio, a également connu une enfance chaotique et vagabonde, privé qu'il était des racines profondes d'identification qui lui auraient servi de points de repère. Pour retrouver « son père », il s'engage dans un périple initiatique qui commence dès sa tendre enfance. Contrairement à un voyage initiatique dont le but essentiel réside en une révélation et une transmission des valeurs primordiales au nouveau « venu » pour leur préservation dans les normes prescrites, son apprentissage se réalise sur un terrain glissant avec pour pierres angulaires le mensonge et la duplicité. N'ayant pas découvert en son père le

modèle à imiter, il partira à la recherche de son homme de destin, qui en définitive n'est qu'une sorte de mirage, donc malléable à dessein. Ce besoin le poussera à s'exposer à de multiples influences : l'oncle Bindji, son ami Noncé, le directeur de l'école Dymo Lodio, son ami Bazon, le professeur français Ricard. Le point commun de ces « modèles » est la prépondérance de leurs vicissitudes qu'ils exhibent sans aucune retenue. Ainsi, d'une aventure à l'autre, Macléديو s'exposera-t-il à une culture de superficialité, de tricherie, de mépris, de méfiance et de mensonges : du Cameroun au Ghana, la supercherie deviendra également son instrument de salut quand il sera l'hôte des Bamilékés, des Ashantis ou des Touaregs. Il aura appris à travers de nombreuses expériences une certaine philosophie stipulant que « l'homme n'aime pas son prochain et ne lui offre à manger que pour le supprimer. Et rien d'autre » (*En attendant* : 137/147). En effet, l'apprentissage de la tromperie préfigure la série d'événements tragiques qui se succèdent dans leurs carrières respectives. L'espace politique qui les verra à l'avant-plan n'exigera pas l'uniformité dans les règles régissant leurs actions, devoirs et comportements : « La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique » (*En attendant* : 171/183).

La valeur allégorique d'un paléo, être aux allures rugueuses, n'est pas un fait aléatoire. Toute formation greffée sur le tronc de cette culture de brutalité et de violence n'en renforcera pas moins l'élan naturel où la force quasi aveugle reste le seul instrument d'intervention. Le cordon ombilical liant l'individuel (la culture paléo) au social n'est autre que la culture de brutalité qui se reproduira à un niveau plus visible avec plus d'intensité. Il y a une tentative délibérée de projeter sur le plan national le caractère répressif de la société. Comme Fanon le dirait : « l'autorité dans l'État est pour l'individu la reproduction de l'autorité familiale par laquelle il a été modelé dans l'enfance. » (Fanon, 1995 : 116.) De façon plausible, la formation de Koyaga depuis son enfance ne semblait viser qu'un seul objectif : celui de faire de lui un instrument au service exclusif de l'œuvre coloniale où la logique manichéenne domine. En élève modèle, il s'est à la longue identifié avec le maître gaulois, mais un Gaulois chasseur dont il a

découvert la hargne inhumaine dans les crises françaises d'Indochine, d'Algérie et de Madagascar. Ses penchants pour des jeux compétitifs à force brute tels que des scènes de lutte, de concours brutaux et de démonstrations de violence l'ont tout naturellement préparé à ce nouveau rôle. Ainsi, Koyaga, comme tous les enfants des écoles coloniales, s'identifiera « à l'exploiteur, au civilisateur, au Blanc qui apporte la vérité aux sauvages, une vérité toute blanche. Il y a identification, c'est-à-dire que le jeune Noir adopte subjectivement une attitude de Blanc » (*Ibid.* : 120). Son « moi » s'est déjà écroulé et par conséquent, il cesse de se comporter en « individu *actionnel* » en visant « Autrui », c'est-à-dire son modèle surdéterminé qu'est le Blanc, comme but. Sur ce point précis, le texte de Kourouma rappelle de vieux prédicats ethnologiques (Lévy-Bruhl) en valorisant le pré-logisme des peuples dits primitifs. Il affirmerait la bestialité (culturelle) ontologique de l'homme noir dont les applications vicieuses sur plusieurs plans, notamment politique, ne sont qu'une occasion d'écouler sa hargne naturelle en cruauté. Au-delà de l'analyse fanonienne surgit la vie houleuse de Koyaga qui illustre une stratégie déterminée par la nature profonde de l'individu : l'homme paléo est foncièrement brutal. Les séquelles du dressage de Koyaga et de ses compagnons ne résident pas dans l'exécution des tâches macabres auxquelles ils s'attelaient machinalement, mais aussi dans les effets durables sur le mental qui plus tard se manifesteront dans leurs attitudes et leurs relations interpersonnelles.

Bien que Koyaga et ses pairs aient pu accomplir leurs prouesses et prouver leur bravoure pendant diverses campagnes militaires (Indochine, Algérie, Madagascar), leur idée de l'autorité et du pouvoir renvoie aux conceptions presque darwiniennes qui privilégient la force brute comme base de légitimité. C'est ainsi que l'exercice du pouvoir, qui dans la conception normale devrait être au service du vrai dépositaire qu'est le peuple, devient le prolongement de cette bestialité foncière. Ainsi tout se transforme en rituel sanguinaire alors que l'efficacité de la course politique, le forum d'échanges d'idées, se réduit à des émasculations traumatisantes détachées de toute visée communautaire. La nature bestiale continue de dominer et de déterminer non seulement tout leur être, mais également leur comportement individuel et public. Le fait que le texte met un

accent particulier sur leur totem respectif — chacal, panthère, charognard, léopard — évoque aussi, outre la pertinence métaphorique évidente, le caractère arbitraire de leurs actions telles qu'elles s'actualisent dans l'arène politique. Ainsi donc, Koyaga, enfant il a été, enfant il restera! Sans doute cette immaturité aura-t-elle une incidence profonde sur l'exercice de la chose publique (*res publica*) qu'il prendra pour une propriété privée ou familiale. Koyaga est un homme qui n'a pas subi d'épreuves lui permettant de situer la hiérarchie des énergies psychiques et sexuelles en société en y imprimant les contours moraux qui accorderaient un cachet particulier à l'homme. Dans *l'Introduction à la psychanalyse*, Freud dégage la conception du développement de la libido à partir des stades distincts par lesquels l'enfant se socialise. En situation normale, l'enfant aboutit à une subordination et une canalisation des tendances sexuelles aux fonctions et aux fins sociales où la procréation s'insère dans un périmètre bien délimité. Or dans ce roman, Koyaga par son comportement montre qu'il n'a pas évolué vers une maturité acceptable qui le mènerait à une dissociation émancipatrice du parent pilier qu'était sa mère. La scène décrite ci-après suscite d'autres questions sur la normalité de ses relations avec elle, surtout à cause de son comportement à l'allure incestueuse :

Les relations entre vous Koyaga et votre maman sont trop étroites. On vous accuse d'amour incestueux. Accusation à laquelle vous ne répondez jamais. Accusation à laquelle le maître chasseur ne trouve pas digne de répondre. Mais l'accusation se justifie par votre comportement. Elle s'assoit souvent sur vos jambes ou vous vous asseyez sur ses jambes. Très souvent, vous vous couchez dans le lit de votre mère. Chaque fois que des soucis importants vous tenaillent, vous entrez dans la chambre de votre maman, vous vous débarrassez de votre képi de général, de votre veste lourde d'une vingtaine de décorations, de votre cravate, de vos chaussures et plongez dans le lit de votre mère. Pour réfléchir. (*En attendant* : 279/296-297.)

Les parents, en particulier la mère, servent de recours constant en des périodes-clés, à des moments très forts de la vie, qu'ils soient des moments de joie intense ou d'inquiétude profonde. Des cas illustrant cette attitude de l'enfant — tourné vers sa mère — qui campe en nous abondent. Ils se manifestent lors des prouesses réalisées, tel est le cas des athlètes, ou aux moments angoissants, par exemple en cas de menace imminente ou latente, comme Senghor nous en donne l'exemple dans son poème intitulé *Ndessé*. En effet, les phantasmes qui lui fragilisent le cœur



dans l'aire carcérale de Front-Stalag 230 déclenchent chez le poète sénégalais un besoin de revivre l'expérience heureuse de son enfance où trônait la mère : « Je ne suis plus que ton enfant endolori, et il se tourne et retourne / sur ses flancs douloureux. / Je ne suis plus qu'un enfant qui se souvient de ton sein maternel et qui pleure » (Senghor, 1948 : 159). Même toute sa virtuosité poétique créatrice ne peut juguler cette paralysie carcérale qui apparaîtrait sans doute banale. Seul le refuge dans ses souvenirs d'enfance lui donne une trêve où l'imposante présence de la mère devient la piste vers la reconstitution de l'espace curatif ancestral. À ce propos, Nespoulous-Neuville note si bien :

Puis ses rêves prennent corps : le poète s'installe au centre de ses souvenirs d'enfance; ensemble, ils se rejoignent, se retrouvent, se confondent dans une sorte d'immuabilité hors du temps, hors de l'espace. Car, grâce à eux, il peut recouvrer son assise; il se retrouve en se re-situant dans son cadre ancestral. Il a confirmation de son identité. (Nespoulous-Neuville, 1988 : 102.)

La jonction de cette reconstitution emprunte la voie maternelle dont l'enracinement dans la terre fertile de la famille l'éclaboussera de toute sa puissance et vertus curatives. En référence au monde malinké qui imprègne son univers romanesque, Kourouma met un accent particulier sur l'importance de la mère en ces termes : « Chez les Malinkés, tous ceux qui ont réussi associent le nom de leur mère au leur. Ils portent leur réussite au compte de leur mère, des sacrifices qu'elle a endurés pour son enfant et qui sont retournés sur lui en bénédictions. » (Armel, 2000 : 102.) Or l'absence d'un tel socle dans les cas de Koyaga et de Maclélio explique l'hésitation à évoquer un passé familial parce qu'il serait fade et forcément stérile. À la place, leurs souvenirs projettent des sentiments lugubres de brutalité au point qu'ils s'obstinent à n'être que des hommes à « tradition pervertie » se contentant de l'approximatif (Borgomano, 2001 : 24).

L'exercice du pouvoir politique exige un déploiement d'énergie exceptionnelle. Il serait facile de mettre le comportement déséquilibré de Koyaga non sur un développement raté, mais plutôt sur les exigences des impératifs politiques. Les pratiques politiques et leurs corollaires dénaturent l'individu au point d'oblitérer sa sensibilité aux tabous de toutes sortes, et même sexuels. La trajectoire de Koyaga s'identifie à une logique de

brutalité au point où sa vie antérieure nous révèle un individu déséquilibré, amoral et complètement replié sur lui-même. Bien que d'origine modeste, son adolescence et celle de ses pairs auront été turbulentes et annonciatrices d'une vie nuageuse où leur réflexe à la brutalité aura pris le dessus dans leurs attitudes. En fait, leur enrôlement dans les armées coloniales n'aura fait qu'affûter cette capacité d'infliger le mal de façon aléatoire, mais pernicieuse. Sans doute, le but de l'enrôlement de Koyaga et de ses pairs consistait-il à mettre sur pied une meute de chiens de garde (lycaons) en vue de protéger les biens du « maître » et, plus tard, de permettre aux « mafieux » de garder intacte l'infrastructure de domination. Adoptant une mentalité de pilliers, ils s'adonneront, sans retenue, à la spoliation qui, malheureusement, affligera physiquement aussi bien que mentalement leur entourage et leur peuple.

Le drame de Koyaga est l'immobilisme morbide dans son mental. Rien ne l'a prédestiné à s'émanciper de la tutelle parentale (le père colonial) pour se comporter en adulte. En raison de cet échec, il sombre dans une enfance prolongée qui l'empêche de juguler l'explosion incontrôlée de brutalité. Pour un lycaon, il n'a d'utilité que celle de servir de caisse de résonance aux diktats extérieurs. Par ses actes, Koyaga rappelle le danger contre lequel Fanon a mis l'élite africaine en garde en stigmatisant leur « mésaventure » dans leur version de la conception de la conscience nationale.

### **Le déséquilibre du monde adulte de Koyaga**

Le portrait ainsi que les actes de Koyaga rappellent l'analyse fanonienne sur la pathologie du colonisé, et celui de l'homme de couleur en particulier. En effet, l'appui sur Fanon nous fait découvrir un Koyaga hanté par le souvenir du père qu'il aurait chassé — cela pourrait passer pour un parricide — et dont il veut recouvrer les qualités en les mettant en œuvre pour lui-même. « L'odeur du père » le hante au point de paralyser ses facultés discriminatoires indispensables à toute pensée rationnelle. Il a chassé le père, le maître, non pour oblitérer le manichéisme pervers qu'il a érigé en système d'opération, mais bien pour en solidifier l'étanchéité, et cette fois-ci, à ses propres fins. Pour des

raisons de pure formalité, il a amorcé une africanisation du système colonial afin de s'accorder aux apparences comme signe visible de décolonisation de l'espace national. L'objectif central de toute société postcoloniale est la pleine émancipation de la situation antérieure. Bien que le travail de Koyaga s'identifie comme une action anticolonialiste portée vers un avenir de liberté, de justice et de prospérité en faveur des déshérités, ses nobles desseins occultent un désir profond de se substituer au maître dont il enviait la place. Puisque formé dans l'usage de la force et étant paléo, Koyaga a un réflexe de violence qui s'est transformé en un instrument indispensable dans l'exercice de ses fonctions. Toute action dans sa vie politique est entreprise sous la seule règle de l'efficacité expéditive que l'usage maximal de la violence permet. Mais au fond, rien de substantiel n'a changé.

Fanon fait une analyse très sévère de l'élite bourgeoise dans sa quête pour l'indépendance. Quoique sincères, ses efforts se transforment en une tentative acharnée à évincer le colonisateur *tout en gardant intacte l'infrastructure d'une économie de servitude*. Le discours du roman présente Koyaga comme le produit du projet colonial parce que c'est : « le colon qui a *fait* et qui *continue à faire* le colonisé » (Fanon, 1961 : 66; souligné dans le texte). L'élite vise avant tout à se substituer au maître afin de pouvoir jouir, comme il en a été lors de nombreuses exactions militaires, des fruits du labeur de la civilisation. Le désir de jouissance paralyse l'élan à casser le fondement des vieilles injustices parce que toute rupture serait préjudiciable aux idéaux personnels. D'où l'immobilisme qui paralyse toute lancée vers une pleine émancipation. Le monde colonisé gardera paradoxalement son caractère compartimenté dont il hait les conséquences, mais par la volonté de ceux-là même qui en pâtissent pendant de longues années. Il est sans doute judicieux de rappeler que, pour maintenir cet équilibre des choses, le monde colonial avait construit une infrastructure, une force dissuasive, une atmosphère de soumission, un *panoptique* de surveillance pour prévenir la descente de la fureur du colonisé sur le quartier envié du colon. Koyaga et ses pairs, en tant que membres de cette force armée dissuasive, constituaient des éléments d'interprétation de cette politique. Ayant accédé au pouvoir par un coup de force, il se cantonnera dans la même

logique non seulement en maintenant l'idéologie coloniale basée sur les inégalités, mais en la renforçant encore davantage.

À cause du climat d'injustice nourri par l'idéologie coloniale, l'indépendance de la République du Golfe s'est faite dans des conditions de sécurité précaires où l'autonomie tant recherchée s'est trouvée par le fait même amoindrie. Menée par une élite issue d'une bourgeoisie que Fanon qualifie de « sous-développée », la nation a vu ses espoirs s'anéantir à cause d'un esprit qui rappelait en tout l'époque coloniale : une société divisée comprenant, d'une part, une classe riche qui avait tout, et de l'autre, un peuple asservi sous son joug qui disposait de très peu. Comme la voix narrative dans *La folie et la mort* (2000) de Ken Bugul le suggère en avançant la métaphore de la folie : « Il fallait la copie conforme du salon de l'ancien occupant, même si on n'utiliserait jamais la table à manger, et même si les enfants n'avaient pas le droit d'entrer encore moins s'asseoir sur les fauteuil » (Bugul, 2000 : 63). Le mandat reçu du peuple qui aurait permis à la classe dirigeante de canaliser toute son énergie pour transformer radicalement l'espace national a perdu de sa pertinence parce que l'intérêt collectif a été occulté par des ambitions personnelles. La raison est simple, c'est parce que « dans son narcissisme volontariste, la bourgeoisie nationale s'est facilement convaincue qu'elle pouvait avantageusement remplacer la bourgeoisie métropolitaine » (Fanon, 1961 : 190). Toute tentative contraire à cette logique est combattue et vouée à l'échec sans autre forme de procès. Car, contrairement aux avantages évidents que conférerait la société stratifiée, le président Fricassa Santos s'avère incapable de mettre à l'avant-plan le bonheur du peuple malgré ses efforts de prendre ses distances vis-à-vis de l'ancien colonisateur. En individu narcissique, ses intérêts deviennent comme par enchantement le projet de société. Par le même biais, son rôle de super-initié devient l'élément essentiel dans l'exercice du pouvoir politique. Quand bien même il aurait le désir de se tourner efficacement vers ses devoirs de politicien, il en serait empêché par l'intensité de la lutte engagée dans l'arène politique devenue un lieu de chasse sans merci : « Le grand initié Fricassa Santos s'écroule et râle. Un soldat l'achève d'une rafale. Deux autres se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émascultation rituelle » (*En*

*attendant* : 94/100). L'émasculatation fait suite à une mutilation rituelle pour que la victime soit anéantie, une scène macabre qui nous rappelle le démembrement de Lumumba aux mains rapaces des agents des services secrets belges. Voilà donc, pour Koyaga, la voie libre vers le pouvoir et la rencontre de son homme de destin en dépit des obstacles dressés par la rencontre avec des personnes telles que Ledjo, Tima et Crunet. La tâche consistera à se débarrasser de ceux-ci, l'un après l'autre, pour qu'à la fin il soit le seul vainqueur dans l'arène.

L'assassinat du président Fricassa Santos conduit, dans le sang, à la victoire de Koyaga. Sans mécontenter l'ancien colonisateur, cette victoire consacre dans la foulée le retour en force de l'objectif initial qui consistait à asseoir la domination par entremise. La survie de l'œuvre coloniale est garantie par l'accès au pouvoir des agents initialement façonnés à protéger l'infrastructure idéologique et, dans ce cas précis, Koyaga assumera le rôle majeur. Tout observateur averti serait scandalisé par la montée d'un homme si peu pourvu intellectuellement à la magistrature suprême d'un pays comme la République du Golfe. Si le travail du président Fricassa Santos s'est révélé nettement inférieur, la venue brutale de Koyaga n'aura pas en revanche suscité l'espoir d'un sort meilleur. Son ascension est due à ses talents de chasseur et de félin dressé. Son expérience de tirailleur, riche en événements macabres, l'a préparé à cette tâche si elle se conçoit sanguinaire. Pour que Koyaga puisse se transformer en un meilleur dirigeant, un processus de déprogrammation serait un préalable.

Cependant, toute déprogrammation de cette logique s'accompagne d'une remise en question du système d'ascension professionnelle et de la validité des critères. Pour qu'elle soit efficace, elle devrait être précédée d'un démantèlement des normes établies soutenant les infrastructures politiques, économiques et judiciaires. Ngugi Wa Thiong'o parle de la décolonisation mentale. Car la décolonisation politique, avec les conséquences et les séquelles qu'elle a entraînées, a permis une *autodétermination politique sans toutefois favoriser la tentative à subvertir et à démystifier le manichéisme intrinsèque de la pensée coloniale qui s'est incrustée dans la culture populaire*. Les paroles suivantes de Fanon trouvent leur illustration dans ce cas :

le manichéisme premier qui régissait la société coloniale est conservé intact dans la période de décolonisation. C'est que le colon ne cesse jamais d'être l'ennemi, l'antagoniste, très précisément l'homme à abattre. L'opresseur, dans sa zone, fait exister le mouvement, mouvement de domination, d'exploitation, de pillage. Dans l'autre zone, la chose colonisée lovée, pillée, alimente comme elle peut ce mouvement, qui va sans transition de la berge du territoire aux palais et aux docks de la « métropole ». (Fanon, 1961 : 81.)

À supposer que Koyaga veuille œuvrer pour le bonheur de son peuple, tout effort déployé à cette fin signifierait la neutralisation des avantages ayant fait de lui ce qu'il est. Pour s'en sortir, il devrait se renier lui-même et accepter de se reformer. Or, en devenant président, son premier souci n'est pas de s'atteler à la tâche de garantir la bonne gouvernance de son pays, mais de garder aussi longtemps qu'il peut les acquis du pouvoir et les privilèges immenses que lui confère la force brutale. En plus, pour des raisons de stratégie, Koyaga doit veiller sur les alliances susceptibles de lui prêter main-forte en cas de besoin. La règle d'or est de défendre les intérêts communs. Dans cet élan dénonciateur, le discours romanesque identifie trois sortes d'appui au régime de Koyaga : le tandem praticien de la magie, les agents de l'ordre et ses pairs africains (ou les autres chasseurs).

La prépondérance de l'occulte dans l'échec des régimes postcoloniaux constitue une cible privilégiée des nouvelles dénonciations du « diseur de vérités ». À cause du privilège associé à ces agents dans un climat de mauvaise gouvernance, plusieurs écrivains ont fait de cette dénonciation une véritable croisade. Dans l'univers fictionnel de Koyaga, le recours au magique devient la norme en politique. Dans *Monnè*, même de Gaulle, Churchill, Roosevelt et Staline ont dû consulter un devin (Koné, 1995 : 21). L'appui sur cette force occulte dans la configuration du pouvoir occupe une place de taille et lui confère une certaine légitimité. La présence des devins est telle que toutes les règles régissant les rapports politiques s'en trouvent influencées. Ainsi, le centre névralgique des décisions politiques se rétrécit à un carré d'intimes où le marabout Bokano Yakouba a une voix centrale, tandis que Nadjouma sa mère (avec sa météorite) s'arroge le rôle de conseillère politique. Kourouma lui-même a parlé de l'importance du féticheur dans l'orbite du monde politique africain :

C'est qu'on ne comprendra pas un type comme Houphouët tant qu'on n'appliquera la logique, on ne comprendra pas un type comme Mobutu tant qu'on emploiera la logique rationnelle. Il faut raisonner comme eux, comme les féticheurs, pour comprendre, juger leurs actions (Ouédraogo, 2001 : 784).

En tant qu'ancien « tirailleur », Koyaga bénéficie également de l'appui de ses anciens camarades et alliés que le texte appelle les « lycas ». Loin d'être aléatoire, cette désignation lexicale a une pertinence sémantique recherchée qui met en exergue leur rôle utilitaire sur l'échiquier politique. D'abord, comme Fanon l'indique, le mot tirailleur s'associe à une sémantique de brutalité : « terrible, sanguinaire, costaud, fort » (Fanon, 1995 : 134). Ensuite, les « lycas » sont des chiens sauvages connus pour leur férocité contre les autres animaux. Jouissant de leur indépendance, ils n'obéissent qu'à une chose : leur instinct féroce de destruction. À plusieurs occasions quand Koyaga entreprend une œuvre destructrice, il sollicite l'aide de ses lycas dont la solidarité à sa personne lui reste assurée. Les conteurs les définissent comme suit :

À un tirailleur qui demande ce qu'était une meute de lycas et pourquoi une meute de lycas, Koyaga répond avec le sourire. Les lycas encore appelés chiens sauvages sont les fauves les plus méchants et féroces de la terre, si féroces et méchants qu'avec le partage d'une victime chaque lycas se retire loin des autres dans un fourré pour se lécher soigneusement, faire disparaître de la pelure la moindre trace de sang. La meute dévore sur place tous les membres de la bande négligemment nettoyés les croyant blessés, explique-t-il. Nous tuerons sans hésiter celui qui parmi nous paraîtra flotter, douter ou reculer. Conclut-il. (*En attendant* : 89/95.)

Leur intervention dans l'assassinat du président Fracasso Santos puis l'élimination des autres concurrents aura été déterminante. L'action militaire ou politique de Koyaga, si minime soit-elle, ne pouvait aboutir sans leur présence féroce et dissuasive. En outre, la cruauté qu'ils inspirent restera le pilier de son pouvoir et le style de gouvernance alors que le sort du peuple se relègue à une échelle de loin inférieure. Ainsi, l'appui sur la force brute nous ramène à la case départ du domaine de la chasse valable aux heures matinales de la colonisation où les règles sont érigées par le chasseur, pour le chasseur et en faveur du chasseur. Bref, on assiste à l'érection d'un monde darwinien, encore que celui-ci se laisse régir par une mystique qui embrouille toute idée rationnelle et tout calcul d'altération.

Le bon chasseur n'agit pas tout seul. Il doit aussi tenir compte des intérêts de sa classe, et garder intact « l'esprit jouisseur » hérité du maître colonisateur (Fanon, 1961 : 194). Dans cette situation, le troisième pilier sur lequel Koyaga doit s'appuyer est sans doute le concours de la confrérie de chasseurs devenus présidents de leurs républiques respectives. Il a été reconnu bon élève et la venue de Koyaga au pouvoir s'accompagne d'un périple extraordinaire de formation dans tous les fiefs des hommes politiques importants qui rêvent de se pérenniser au pouvoir. Ainsi rendra-t-il visite à l'homme au totem du caïman, Bossouma, l'homme au totem hyène, l'homme au totem léopard ainsi qu'à l'homme au totem chacal. Si tous lui ont prodigué d'efficaces conseils pour l'aider dans l'exercice du pouvoir, trois règles simplement formulées expliquent l'état de fonctionnement attendu. Usant toujours d'un langage de chasse à faire pâlir la déesse Diane, l'homme au totem du caïman résume toute l'attitude en trois sentences : mettre la caisse de l'État au service de la présidence, ne pas établir une différence entre la vérité et le mensonge, et bien connaître les collaborateurs. La cohabitation de ces contradictions dans la philosophie de gouverner devrait servir de recette pour se garantir une certaine stabilité au pouvoir, car embrouiller le peuple rendrait la présence, ou même la pérennité d'une certaine élite, indispensable. D'où l'impossibilité d'engager une campagne de reniement, de désenvoûtement et de repentir. Juguler un malheur aux proportions immenses ravivera l'intérêt à porter un regard attentif au sort, à la condition et à l'avenir de l'enfant.

### **Quelle jeunesse pour l'Afrique?**

*En attendant...* peut être lu comme une analyse discursive de la problématique de l'identité de la classe dirigeante. Qui sont réellement les dirigeants africains dont la mauvaise gouvernance a poussé le continent au bord de la banqueroute? Le roman les identifie comme la classe qui « s'est révélée incapable de dilater suffisamment sa vision du monde » (*Ibid.* : 199). Tout se retrace à leur enfance qui a été paralysée. Pour se sauver, l'Afrique devrait se débarrasser des complexes d'enfance pour juguler cette métaphore envoûtante d'un père « absent » à honorer si pas à imiter. Il faut conjurer ce spectre qui peut mener la jeunesse à



des catastrophes. Si la colonisation a misé sur la violence physique, sociale et mentale, rien n'obligerait les nouvelles générations, plus lucides, à maintenir un tel déséquilibre paralysant. Thierno le dit si bien dans le roman *Les gardiens du temple* (2000) de Cheikh Hamidou Kane :

La violence, l'agressivité accompagnent leur œuvre de domestication de la nature. Mais sont-elles inévitables? Sont-elles liées à l'efficacité comme l'envers à l'endroit? Je ne le crois pas. J'espère qu'il n'en est pas ainsi. Il ne serait pas compatible avec la volonté du Créateur que l'acquisition par l'homme du bien qu'Il lui veut ne puisse se faire qu'au prix de la molestation de l'homme. (Kane, 1995 : 52.)

La neutralisation de cette fausse image du père assassiné ou expulsé du toit familial devrait être accélérée pour que l'Afrique reprenne la conscience de son avenir. Cependant, la question majeure se pose avec une nouvelle donne axée sur une enfance négligée, mal utilisée, analphabète et exploitée. Au moment où la jeunesse africaine se voit immolée sur la table du lucre et de l'individualisme, il est temps que tout effort soit canalisé pour l'encadrer, lui donner l'espoir et élever en elle une conscience aiguë du bien public, conscience hypothéquée sans vergogne par ses aînés. Le niveau de la conscience de tout un chacun doit se focaliser et être conçu dans un cadre d'intérêts individuels et collectifs. Il s'agira de construire « une praxis cohérente et éclairée [...] La construction collective d'un destin, c'est l'assomption d'une responsabilité à la dimension de l'histoire » (Fanon, 1961 : 247). La vigilance est de règle, comme Kourouma lui-même le dit :

J'ai aussi écrit *Le vote des bêtes sauvages* parce que pendant la guerre froide les occidentaux nous ont donnés aux dictateurs. Après la guerre froide, ils ont oublié cette situation. Nous avons un devoir de mémoire en tant qu'écrivains de leur rappeler combien nous avons souffert. (RFI, 2001.)

L'interrogation de Kourouma a des ramifications profondes. On pourrait inclure une parenthèse à ce point et rappeler une série de questions qu'un enfant de la République démocratique du Congo — un foyer de tension où des enfants sont immolés quotidiennement — a adressées à la tribune de l'ONU lors de l'assemblée générale consacrée à l'enfant, au mois de mai 2002. Il a déclaré à la face du monde que les enfants avaient droit à la protection, à l'enseignement et à la vie. L'interpellation de cet enfant de Gbadolite a touché au nœud du problème mieux que

d'autres tribunes où les interlocuteurs se déroberent en annonçant à cor et à cri leur énième schème de salut. Comme les petits furieux des *Gardiens du temple* de Cheikh Hamidou Kane, non seulement ces jeunes ont perdu leurs petits sourires naïfs, mais la rue d'où ils frappaient leurs petites caisses à l'appel des souliers poussiéreux pour gagner des sous a été transformée en un champ de bataille. Ils sont déterminés à changer le cours des événements.

**Kasongo M. Kapanga** enseigne la littérature francophone à l'Université de Richmond, en Virginie et à l'École française de Middlebury College, au Vermont. Ses domaines de recherche recouvrent l'analyse discursive dans les romans africains, le processus de l'expression nationale et l'étude culturelle en Afrique centrale. Il s'intéresse également à l'expression de l'identité culturelle nationale dans la littérature congolaise moderne.

### Références

- ARMEL, Alette (2000). « Ahmadou Kourouma : "Je suis toujours un opposant" », *Magazine littéraire*, n° 390 : 98-102.
- BORGOMANO, Madeleine (2001). « La place des savoirs dans l'œuvre de Kourouma », *Notre librairie*, n° 144 : 20-25.
- BUGUL, Ken (2000). *La folie et la mort*, Paris, Présence Africaine.
- COATES, Carrol F (2000). « Ahmadou Kourouma: A Bibliography », *Callaloo*, vol. 23, n° 4 : 1363-1366.
- FANON, Franz (1995). *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- (1961). *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard.
- KANE, Cheikh Hamidou (1995). *Les gardiens du temple*, Abidjan, NEI.
- KONÉ, Amadou (1995). « L'effet de réel dans les romans de Kourouma », *Études françaises*, n° 33 : 13-22.
- NESPOULOS-NEUVILLE, Josiane (1988). *Léopold Sédar Senghor : de la tradition à l'universalisme*, Paris, Seuil.
- OUÉDRAOGO, Jean (2001). « Entretien avec Ahmadou Kourouma », *The French Review*, vol. 74, n° 4 : 772-785.
- RFI (Radio France Internationale) (2001). « Ahmadou Kourouma face aux internautes » ([http://www.rfi.fr/Fichiers/dialoguer/Chats/chat.kourouma/script\\_kourouma.asp](http://www.rfi.fr/Fichiers/dialoguer/Chats/chat.kourouma/script_kourouma.asp)).
- SENGHOR, Léopold Sédar (1948). *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, Présence Africaine.
- TRAORÉ, Karim (2000). « Kourouma's Monnè as Aesthetics of Lying », *Callaloo*, vol. 23, n° 4 : 1349-1362.